

EXAMEN

DES

DOCTRINES MÉDICALES

ET DES

SYSTÈMES DE NOSOLOGIE.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DE COLOMBE, N. 50.

197
33

Fr. 1829

EXAMEN

DES

DOCTRINES MÉDICALES

ET DES

SYSTÈMES DE NOSOLOGIE,

PRÉCÉDÉ DE PROPOSITIONS RENFERMANT

LA SUBSTANCE DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE;

PAR F.-J.-V. BROUSSAIS,

OFFICIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGIION-D'HONNEUR;
MÉDECIN EN CHEF ET PREMIER PROFESSEUR A L'HÔPITAL MILITAIRE D'INSTRUCTION DE PARIS;
MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION ET DE L'ATRNÉE DE MÉDECINE DE PARIS;
MEMBRE HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE, CHIRURGIE ET PHARMACIE
DU DÉPARTEMENT DE L'EURE, ET DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE DOUAI;
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE BORDEAUX ET DU CERCLE MÉDICAL DE WASSÉ;
CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION DE LIÈGE,
DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE LOUVAIN, DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE TOURNAI
ET DES SOCIÉTÉS DE MÉDECINE DE BRUXELLES ET DE BRÉDA;
ASSOCIÉ HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-CHIRURGICALE DE CADIX,
DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE MADRID
ET DE LA SOCIÉTÉ PATRIOTIQUE DE CORDOUE;
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS
ET DE CELLE DE PHILADELPHIE.

Qu'est l'observation, si l'on ignore là où siège le mal?

BICHAT, *Anat. gén.*

TROISIÈME ÉDITION.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ M^{lle} DELAUNAY, LIBRAIRE,

PLACE ET VIS-A-VIS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

A BRUXELLES,

AU DÉPOT GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE MÉDICALE FRANÇAISE.

MARCHÉ AUX POULETS, N. 1213.

NOVEMBRE 1829.

Tout exemplaire qui ne portera pas ma signature sera la preuve d'une contrefaçon; et je déclare que je poursuivrai par-devant les tribunaux tout contrefacteur ou distributeur du même ouvrage où elle ne se trouverait pas.

EXAMEN

DES

DOCTRINES MÉDICALES.

CHAPITRE XXVIII.

DES DOCTRINES DES MÉDECINS D'ALLEMAGNE ET
DU NORD DU CONTINENT EUROPÉEN.

SECTION PREMIÈRE.

(1821.)

ILS MODIFIENT LE BROWNISME.

Les médecins allemands et ceux du nord de l'Europe, en général, en subissant le joug du brownisme, n'ont pas toujours négligé les symptômes des maladies. Ils décrivent quelquefois minutieusement et tiennent des notes fort exactes sur les effets des médicamens. C'est ainsi qu'ils ont été conduits à modifier le système de Brown. Il y a déjà long-temps que le docteur Mendérer, médecin en chef des armées russes en Moldavie, Valachie, Bessarabie, observa que les jeunes médecins qui prodiguaient les stimulans dans le début de la fièvre de mauvais caractère qui affligea son armée, perdaient un grand nombre de malades. Cependant cette fièvre était occasionnée par les miasmes d'un terrain fangeux,

desséché par les ardeurs du soleil d'été ; l'ictère s'y ajoutait souvent ; les cadavres se putréfiaient aussitôt après la mort, et la prostration se manifestait dès les premiers jours. On fut obligé de se borner aux émoulliens et aux évacuans les plus doux des premières voies, jusqu'à l'époque de la convalescence, et de réserver le quinquina pour les cas où la fièvre, qui souvent était rémittente, dégénérait en intermittente ; ce qui veut dire que ce médicament n'eut de succès que lorsqu'il fut placé dans un estomac débarrassé de tout état phlogistique.

Doctrine de Pierre Frank sur les fièvres.

Le célèbre Pierre Frank (1), après avoir préconisé le brownisme, abjura son erreur de la manière la plus authentique ; mais, tout en reprenant le langage des anciens maîtres, il ne put s'affranchir entièrement des préjugés du médecin écossais. Cet amalgame de la doctrine humorale avec le brownisme paraît avec évidence dans le traitement qu'il oppose aux fièvres. Laissons-le s'exprimer : « Dans le traitement des fièvres, on doit commencer par la recherche attentive des causes. On arrive à leur connaissance, en prenant en considération l'âge, le sexe, le tempérament, les habitudes, le genre de vie, les dispositions naturelles, héréditaires ou acquises ; surtout sur les conversions et la constitution de l'année. On empêche, on réprime les causes occasionnelles, pour affaiblir, autant que possible, la

(1) *Epitome de curandis hominum morbis*, traduit par M. Goudarau.

cause prochaine qui échappe à nos regards. En second lieu, puisque la *réaction* de la nature contre le *stimulus morbifique* nous montre le remède de la fièvre dans la fièvre même, si nous ne pouvons détruire cette cause par un spécifique, l'envelopper, la délayer, la chasser au plus tôt de l'économie au moyen des émétiques, des purgatifs, de la sueur; si nous ne pouvons apaiser les troubles des solides, peut-être émanés d'une cause trop subtile, le point essentiel, c'est de régler sagement la fièvre, selon le degré d'énergie des forces vitales et de la puissance morbifique; c'est d'employer, suivant l'indication, la méthode expectante, ou la méthode active.»

Quel langage pour un siècle qui se pique d'exactitude et de philosophie! On parle d'une manière vague et générale du tempérament, du sexe, du genre de vie, etc., et l'on ne détermine point quelle part chacun de ces élémens prend aux symptômes de la fièvre. On conseille d'expulser, de réprimer des causes occasionelles, qui ne sont pas trop connues, sans spécifier les moyens qui leur sont applicables. On admet, comme si on les avait vues, palpées, analysées, des matières morbifiques que rien ne démontre, et l'on convient à regret qu'on ne possède aucun moyen de les délayer, de les envelopper, de les chasser. Voilà l'expression de l'illusion détruite; car nos pères se représentaient de bonne foi leurs invisquans, leurs délayans, leurs évacuans et leurs incrasans, aux prises avec des matières morbifiques; mais Frank ne peut que gémir en regrettant cette heureuse époque. Cet auteur se voit réduit, par les progrès du vitalisme, à charger la fièvre (dont il

ignore la nature) du soin d'élaborer, de cuire, d'é-mousser et d'éliminer cette matière, de l'existence de laquelle il ne nous a pas donné des preuves suffisantes. La fièvre est entretenue par la matière qu'elle doit expulser; elle est donc son propre remède; mais elle peut briser les organes par son excès, et sa langueur ne lui permet pas de triompher de la matière morbifique. De là l'importance de la régler, c'est-à-dire de la maintenir dans de justes bornes. Quelles sont ces bornes? On en laisse la détermination à la sagacité de chaque médecin. C'est ici le mélange du vitalisme et de l'autocratismes avec l'humorisme. Mais lorsque l'auteur défend de confondre l'oppression des forces avec leur résolution, on reconnaît en lui un brownien détrompé par de funestes catastrophes. L'excès d'énergie, nous dit-il, qui entraîne à sa perte le principe de réaction contre la maladie, s'apaise en modérant la cause irritante. Quel dommage qu'il ajoute que ce principe demande encore de la réserve dans l'usage des aliments nutritifs, et l'emploi des boissons tirées des végétaux, mêlées aux savonneux et aux acides!... Que font ici les savonneux? Pourquoi admettre la nécessité, quoique avec réserve, des substances alimentaires? Il n'en faut point de solides tant que la fièvre existe, dans les maladies qualifiées de fièvres essentielles.

Mais l'auteur va plus loin et semble regretter le manteau brownien dont il s'est dépouillé. Lorsque les remèdes conyenables ont dissipé la cause de la prostration, les forces abattues se relèvent, continue-t-il, par l'usage d'une nourriture substantielle

et de facile digestion, comme la chair des jeunes animaux, d'un vin généreux pris avec modération, mais en assez grande quantité; par l'application des sinapismes, des vésicatoires; par l'emploi du camphre, des acides dulcifiés, des sels volatils, des antimoniaux à doses réfractées, du quinquina, de la cannelle, et autres toniques qui réveillent simultanément l'irritabilité et la sensibilité.

Mais si la prostration s'accompagne de l'irrégularité dans les mouvemens et d'une altération plus grande du principe sensitif, il veut qu'on associe, sans négliger la cause (qui n'est pas connue), au vin, aux toniques, aux excitans, la racine de valériane, de serpentaire de Virginie, le musc, le succin, l'opium même. Après ces correctifs, qui terminent la tirade, quel médecin se souviendra du conseil de modérer l'excès d'énergie? On sera nécessairement plus enclin à redouter la faiblesse que l'excès de vigueur; et comme la première prédomine toujours dans l'appareil de relation pendant la durée de ce qu'on appelle *fièvres de mauvais caractère*, le timide praticien se sentira constamment entraîné vers l'emploi des excitans. Mais supposé qu'il les épargne dans le début de la maladie, il y reviendra dès que la violence de la fièvre paraîtra se mitiger; et cette dangereuse précaution retardera la convalescence, ou produira des affections chroniques souvent irremédiables. Qu'attendre, sur tout le reste, d'un auteur dont les doctrines sont aussi vagues et aussi contradictoires?

Doctrines de Joseph Frank.

Le docteur J. Frank, fils du précédent, est un homme d'une immense lecture et d'une vaste érudition, mais qui, n'ayant point considéré les faits sous de nouveaux rapports, n'a pu qu'admettre les opinions des auteurs les plus renommés et faire une ample collection de leurs préceptes thérapeutiques; ce qui le place d'abord parmi les éclectiques (1). Mais, comme tous les systèmes de médecine sont tombés dans le discrédit, le docteur Frank, ainsi que les plus sages d'entre les modernes, a cru devoir, à l'imitation du grand Hippocrate, se livrer particulièrement à l'observation. Toutefois, comme la doctrine de ce dernier auteur admet des matières morbifiques susceptibles de coction, il fallait bien retenir ces matières; de là une théorie autocratico-humorale. D'un autre côté, comme dans son système il n'est pas plus possible de nier la prostration dans les maladies, que l'élimination des humeurs cuites ou crues, il devait nécessairement se mêler du brownisme à la doctrine qu'il professait. Voilà donc une doctrine *autocratico-humoro-brownienne*. C'est fort bien; mais les grands épidémistes, les fameux descripteurs de constitutions, à la tête desquels se trouvent, après Hippocrate, Baillou, Sydenham et Baglivi, ont remarqué, à force d'observations, que les maladies varient entre elles dans chaque saison de la même année, et dans les mêmes sai-

(1) *Praxeos medicæ universæ præcepta*. Lipsiæ, etc. (1811).
Cet ouvrage se continue toujours.

sons des années différentes. Ils ont, en conséquence, créé ce qu'ils appellent des constitutions médicales. Or ces constitutions sont des choses toutes différentes de l'autocratie, de l'humorisme et du brownisme, et cependant ces choses ne sont ni contradictoires à ces systèmes, ni même incompatibles avec eux; elles ont été adoptées par de grands hommes; on peut même en trouver le germe dans Hippocrate. Pourquoi donc ne les ferait-on pas entrer dans la doctrine que l'on construit? Cette association n'est-elle pas plutôt du devoir d'un véritable éclectique? Mais quel rôle doit jouer la doctrine des constitutions annuelles au milieu des autres?... Elle servira à expliquer les succès inespérés, comme les revers inattendus, les marches irrégulières; enfin elle donnera la raison suffisante de tout ce qui sera observé de contradictoire aux opinions, aux règles et aux préceptes des maîtres de l'art. Quelle ressource féconde! et comme on sait aujourd'hui en tirer bon parti (1)!

Le docteur Frank ne se met pas en peine de chercher la définition du mot maladie; il donne de sages préceptes pour l'observation des symptômes, l'autopsie des cadavres, la recherche des causes qu'il re-

(1) Lorsqu'en 1816 je publiai l'*Examen de la doctrine médicale*, j'avertis mes compatriotes, encore esclaves d'un brownisme dégénéré, que les nations voisines avaient déjà reconnu les mauvais effets du traitement incendiaire dans les maladies aiguës. Je leur en donnai pour preuve, entre mille autres, le docteur Hufeland, qui venait de publier un mémoire dans lequel il soutenait que la constitution de l'air était changée, et que les maladies, de bilieuses et asthéniques, étaient devenues inflammatoires depuis quelques années. Il

connaît être encore enveloppées d'épaisses ténèbres; mais tout ce qu'il dit à ce sujet est extrêmement vague et a été rebattu par tous les pathologistes.

La distinction des maladies l'occupe ensuite, et c'est là qu'on s'aperçoit le mieux du vague et de l'insuffisance de ses idées médicales. Souvent, dit-il, on n'a que des soupçons sur l'existence de telle ou telle maladie cachée; tant est grande la ressemblance de certaines maladies, qui, dans le fond, sont pourtant essentiellement différentes!... Il suffit de se rappeler ce que j'ai développé sur la nature des maladies, à l'article de Sauvages et des doctrines d'Italie, pour excuser les doutes et l'hésitation de notre auteur. En effet, quoiqu'il ne définisse point, on ne laisse pas de reconnaître bientôt, à sa manière, que les maladies sont pour lui, comme pour Sauvages, des collections ou groupes de symptômes dont le plus apparent donne son nom aux autres comme à ses subordonnés. Or, comme les plus apparens sont sujets à changer, et même assez souvent, dans le cours de nos infirmités, et que l'ouverture des corps ne justifie pas toujours les conjectures qu'on avait formées sur le siège du mal, d'après le symptôme

était clair que je voulais donner à entendre qu'au lieu d'avouer qu'il était autrefois dans l'erreur avec une foule de grands hommes, et qu'il s'était instruit aux dépens de ses malades, cet auteur avait mieux aimé supposer un changement dans la constitution atmosphérique... J'étais loin de prévoir jusqu'à quel point son idée ferait fortune, et qu'à mesure que certains docteurs reviendraient au traitement dicté par la raison, ils prendraient pour excuse de leurs fautes passées le subterfuge du médecin de Berlin.

prédominant, il n'y a pas à s'étonner de l'embarras où se trouvent les médecins qui suivent cette méthode, quand il s'agit de distinguer une maladie d'une autre.

Qui peut être surpris, après ces réflexions, des immenses difficultés qui s'offrent au docteur Frank lorsqu'il s'agit de déterminer le vrai caractère des maladies, point important qui lui paraît encore plus épineux que la fixation de leur siège? N'ayant pas pour guide l'irritation avec les différences qu'elle offre d'après les organes qu'elle occupe, il est réduit à se jeter dans les diathèses, sortes d'entités indéfinies qui ne diffèrent pas des élémens du montpéliérisme, comme nous aurons bientôt occasion de nous en assurer : ainsi, diathèse inflammatoire, diathèse rhumatique, diathèse gastrique, diathèse arthritique, diathèse atonique, diathèse scorbutique, et puis les diathèses typhode, périodique, spasmodique, scrofuleuse, carcinomateuse, vénérienne et autres, car ce ne sont ici que les principales. L'auteur reconnaît encore des diathèses hydrophobiques, trichomatiques, pellagreuses, herpétiques, lépreuses, et nous laisse à la fin sur un *et cætera*.

Quant au diagnostic de ces diathèses, on en juge moins, selon lui, par les symptômes et les causes, que par l'observation des bons et des mauvais résultats de la méthode curative ; assertion digne du brownisme et qui démontre toute la pénurie de certitudes, soit physiques, soit morales, dont notre art gémit encore.

Viennent, après cela, les complications des diathèses, qui ouvrent encore, s'il est possible, un champ

plus vaste à l'arbitraire. Ainsi, les malheureux malades sont livrés, sans aucun espoir d'appel, aux essais et aux expériences que voudront tenter sur eux ces esprits vacillans qui se laissent ordinairement séduire par leur dernière lecture, ces imaginations actives et désordonnées, toujours disposées à prendre leurs rêveries pour des réalités.

Le docteur Frank répète cette assertion surannée, qu'après un certain nombre de jours, savoir le quatrième, le septième, le onzième, le quatorzième et le vingt et unième, les maladies aiguës doivent se terminer par la santé, par la mort, ou par une autre affection. Il n'a donc pas compris que bien souvent l'état chronique n'est autre chose que l'état aigu dégénéré? C'est qu'il n'a pas encore rallié les symptômes autour des organes.

Je ne suivrai pas plus loin le docteur Frank dans ses considérations générales, ce que j'ai dit devant suffire pour faire voir qu'il n'a rien inventé et qu'il a fait un mélange de toutes les doctrines qui ont paru jusqu'à lui.

Essayons maintenant de le juger dans l'application qu'il en fait à quelques maladies. J'ai déjà parlé de ses idées sur les fièvres en général; mais je dois ajouter ici, pour ceux qui se seront donné la peine de suivre la réfutation des théories browniennes, la manière dont il établit le diagnostic de la fièvre hémittée ou rémittente, observée par le docteur Ménéderer, qui en a donné la description, insérée par le docteur Hufeland dans son journal en 1809, fièvre qui dévasta l'armée russe en Valachie, Moldavie, Bessarabie, et même dans la Hongrie inférieure. No-

tre auteur range cette fièvre au nombre des typhoïdes; il la décrit en énumérant les symptômes ordinaires d'une gastro-entérite intense avec vomissement, jaunisse, destruction rapide des forces; puis, en fixant son diagnostic, il établit, d'après Ménérier, qu'elle diffère de la fièvre gastrique en ce qu'elle attaque sans prodromes, que la langue n'est point sale, que le goût n'est point dépravé, que les yeux et la peau ne jaunissent que dans l'état avancé de la maladie, que le danger est beaucoup plus grand et que les vomitifs sont nuisibles. Il la distingue du choléra, parcequ'elle est accompagnée de fièvre et même avec des rémissions et des exacerbations, parcequ'on n'y trouve pas les crampes des muscles du mollet, et parceque l'opium n'y apporte aucun soulagement. Enfin ce qui doit empêcher de la confondre avec la fièvre intermittente, c'est que les exacerbations ont presque toujours lieu sans frisson; que l'on n'observe presque aucune rémission dans l'état du pouls; que la sueur ne procure pour ainsi dire aucun soulagement, et que le quinquina est nuisible.

J'ai choisi cet exemple entre mille que pourraient m'offrir les ouvrages de médecine, pour faire sentir les inconvéniens des groupes de symptômes détachés des organes dont ils dépendent. En effet, presque tous les symptômes énumérés dans ce parallèle sont les enfans visibles de la même irritation cachée dans l'intérieur des voies gastriques, et agissant avec plus ou moins de force sur l'appareil cérébro-spinal, qui multiplie l'irritation en la réfléchissant dans les appareils sensitifs et moteurs. Ces symptômes ne diffèrent entre eux que par le degré de leur intensité;